

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 24 MAI 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

Moriani habitait au cinquième étage d'une petite maison de la rue Saint-Roch, un cabinet étroit, assez large à peine pour sa malle, une chaise, une table de nuit et un lit de fer. Sur le carré, deux autres cabinets, pareils au sien, étaient habités par un frère et une sœur, Pierre et Aimée Gironde. Pierre, âgé de dix-huit ans, était apprenti mécanicien. Aimée était couturière pour les tailleurs et travaillait chez elle; la sœur faisait vivre le frère; elle était, du reste, plus âgée de quelques années. Vivant contraste entre eux, lui, jofflu, rouge, ayant de la vie plein les veines; elle pâle, la poitrine rentrée, toussant et souffrant. Jolie malgré tout, et intéressante avec sa mine chiffonnée sous ses cheveux blonds qui frisaient et ses yeux d'un bleu de faïence dont la prunelle était toujours énorme. Les trois jeunes gens avaient vite fait connaissance et les dimanches ils sortaient ensemble pour aller jusque vers les remparts où ils s'asseyaient dans l'herbe, durant les belles et chaudes soirées d'été.

Un jour on ramena Pierre Gironde chez sa sœur. Il avait les deux jambes brisées par l'engrenage d'une machine. Le lendemain, après l'opération, il mourait d'une hémorragie entre les bras des médecins et des internes à l'Hôtel-Dieu. Aimée faillit le suivre. Ce qui la sauva peut-être et l'empêcha d'attenter à ses jours, ce fut la pensée qu'elle était adorée d'André. Elle l'aimait aussi, du reste. Et l'un près de l'autre, rapproché, encore par ce malheur, elle devint sa femme. Ce furent deux mois d'ivresse pour la pauvre fille, car elle était vraiment ivre et vivait dans un rêve. Mais le réveil fut sinistre. La maladie veillait à ce chevet. Aimée s'alita. Elle ne voulut pas se croire en danger tout d'abord. Toussant et tachant de rouge ses mouchoirs, elle travaillait encore, laborieuse jusqu'au bout, parce qu'elle se doutait bien que le jour où la besogne forcément tomberait de ses pauvres longs doigts affaiblis, la mort ne serait pas loin. André la voyait tous les jours un peu plus faible.

— Laisse-moi donc aller à l'hôpital, disait-elle. Là, on me soignera et cela ne te coûtera rien.

Il s'y refusait. Il voulait la garder auprès de lui. Et puis, il s'était informé, il n'était pas bien sûr que l'hôpital recevrait la poitrinaire. La mort pouvait se faire attendre longtemps encore. Les hôpitaux ne doivent pas s'encombrer de phthisiques. Il aurait fallu, à la malade, du bon vin, de la viande, une nourriture fortifiante, un air plus salubre, les matinées et les soirées vivifiantes de la campagne. Au lieu de cela, l'air pourri de son étroit cabinet dont la fenêtre en tabatière s'ouvrait sur les cheminées voisines. A lieu d'une nourriture substantielle, à peine les médicaments nécessaires. Ses petites économies, fortement atteintes par les frais de l'enterrement du pauvre Pierre, s'en allaient tous les jours, sou par sou, et se fondaient en drogues de toute sorte. Et comme elle avait été obligée de cesser tout travail, bientôt il n'y eut plus rien.

André la secourut. Il l'avait aimée d'amour. Maintenant la pitié l'emplissait pour cette pauvre déshéritée. Il se priva pour elle, retranchant sur sa nourriture, s'endettant, vendant sa montre en argent, demandant de l'avance à Patoche, et malgré tout n'arrivant pas à donner à la pauvre ce qui lui eût été nécessaire. Ce fut ainsi que s'écoula l'hiver, saison terrible pour les malheureux.

Au printemps, le médecin déclara qu'Aimée ne passerait pas la belle saison, si l'on ne trouvait pas le moyen de l'emmener à la campagne. A la campagne ! Il aurait fallu, pour cela, un peu d'argent d'avance. Et André était endetté. Il n'avait plus crédit nulle part. Il vivait de pain, de quelques fruits ou de fromage et buvait de l'eau. Que faire ? Comment la secourir ?

Dans son lit, maintenant, elle sommeillait presque toujours. Elle avait déjà une figure de morte, d'une maigreur effroyable, la peau collée sur les os, les yeux creux. On entendait râler sa poitrine comme si chaque respiration lui avait coûté un effort suprême, une souffrance aiguë. Nuits et jours s'écoulaient sans qu'elle proférât une parole, si ce n'est parfois, à de très longs intervalles, une plainte douce à l'adresse de son mari.

— Mon pauvre André ! que de soucis je te donne !

Pouvait-il la laisser mourir ainsi ? Il lui eût fallu si peu : Cinq ou six cents francs d'avance, pour lui permettre de prendre à la campagne, du côté de Meudon, cause des bois, une modeste, bien modeste installation. Elle demeurerait là, avec une bonne qui veillerait sur elle, pendant qu'il serait, lui, à son bureau. Tous les soirs il reviendrait. Et les dimanches, il resterait auprès d'elle. Mais cinq ou six cents francs, c'était une somme énorme. Il ne la possédait pas. Il ne prévoyait pas qu'il pût la posséder.

Patoche seul pouvait lui venir en aide. Il s'en ouvrit à lui.

— Monsieur Moriani, répondit l'homme d'affaires, vous avez fait la bêtise de vous marier avec une pauvre fille, étant déjà pauvre vous-même. Vous avez par conséquent des dettes. Je vous ai versé deux cent cinquante francs d'appointements d'avance. Et vous trouvez que cela ne suffit pas ? Et voilà qu'aujourd'hui vous me demandez cinq cents francs ? Si ce n'était ce que vous me devez, je me priverais dès aujourd'hui de vos services monsieur. Tenez vous le pour dit et n'y revenez plus.

André suppliait. Il faisait le tableau de l'horrible détresse dans laquelle Aimée se trouvait. Il n'implorait pas pour lui. C'était pour elle.

— Elle va mourir, monsieur. Ce que je vous demande, c'est pour adoucir ses derniers moments. C'est effroyable de la voir ainsi privée de tout. Depuis quinze jours, je ne puis même plus lui donner de vin à boire. Elle boit de l'eau et chaque gorgée qu'elle avale déchire sa poitrine et la fait râler.

— Je n'y peux rien. Tirez-vous seul de votre guêpier.

— Je vous rembourserai par mois, sur mes appointements.

— J'ai dit : Non.

Il n'y avait plus rien à faire. Patoche serait inflexible. Cette scène s'était passée dans le bureau de la rue Saint-Honoré. Patoche, ayant des courses à faire, sortit presque aussitôt. Moriani resta seul. Le jeune homme était accablé. Il fut longtemps le front appuyé sur les mains, les yeux fixes, regardant au fond de lui-même. Un sourire haineux crispait ses lèvres. Ses mains se serrèrent et il eut un vague geste de menace vers la porte par où venait de disparaître Patoche.

— Sans cœur et sans pitié ! murmura-t-il.

Tout à coup ses yeux tombèrent sur la caisse énorme qui garnissait tout un pan de mur, vers la gauche. Et la haine de son sourire se changea en une ironie amère. Sans doute cette pensée était importune, car il essaya de la chasser, se leva, marcha vivement dans le bureau, voulut même travailler. La pensée persistait. Il alla se planter debout devant la caisse et penché sur les serrures, sur le chiffre, il réfléchissait profondément. Jamais Patoche ne lui confiait le chiffre, jamais non plus la clef. S'attaquer à la formidable porte de fer, s'était se prendre à l'impossible. Ses poings crispés s'abattirent contre elle. Il ne réussit qu'à se faire du mal.

Il revint à son bureau et se remit à rêver. Tout à coup il se lève de nouveau. Il se dirige vers le bureau particulier de Patoche. Il l'a vu souvent mettre des billets de banque dans un des tiroirs, un tiroir à caisse, avant de les serrer dans le coffre-fort. Peut-être reste-t-il là quelques billets. Peut-être reste-t-il là un rouleau d'or. Sa résolu-

tion est prise. Patoche n'a pas voulu lui rendre ce service. Eh bien, il volera Patoche. Ses clefs particulières, qu'il essaye une à une, ne vont pas à la serrure. Alors, il se sert d'une paire de longs ciseaux très solides et pointus. Il s'acharne sur le tiroir avec rage. Il fait sauter la serrure.

Dans le tiroir, il n'y a que des papiers sans valeur. Mais il y a une caisse intérieure, également fermée à clef. La serrure de celle-là est brisée également. Dans le fond, cinq ou six pièces d'or seulement, mais dans un portefeuille, un billet de banque de cinq cents francs. Il prend l'or, il s'empare du billet et cache le tout dans sa poche précipitamment. Il est blême. De son front ruissellent de grosses gouttes de sueur. Ses mains sont agitées de frissons convulsifs. Il ne respire plus. Son cœur a cessé de battre. Il n'a plus maintenant qu'un désir : quitter ce bureau, fuir ces tiroirs ouverts qui semblent crier tout haut son crime. Et, ne songeant même pas à les refermer, il relève la tête, fait deux pas et pousse un cri d'épouvante et de rage.

Patoche est devant lui qui le regarde. Certes, si Moriani avait eu une arme, à ce moment, Patoche aurait couru le plus grand danger. En l'état de surexcitation où il était, c'était une sorte d'ivresse, il l'aurait tué.

— Monsieur, dit Patoche, vol avec effraction, avec cette aggragation que vous êtes mon employé et que vous aviez ma confiance, ci : Vingt ans de travaux forcés. Je connais mon code pénal aussi bien que mon code de procédure.

Le mot pénétra dans Moriani comme un lame de couteau qui lui eut traversé la poitrine.

— Monsieur Patoche, ayez pitié.

Il tira de sa poche le billet de banque et les pièces d'or et les jeta aux pieds de l'homme d'affaires.

— Tenez, dit-il, je vous assure que je n'ai pris que cela.

— Cela suffit.

Moriani, l'ivresse passée, tremblait de tous ses membres.

— Monsieur Patoche, je ne savais pas ce que je faisais, la pensée de ma pauvre femme qui se meurt, votre refus, mon désespoir, tout cela m'a rendu fou, mais ne me perdez pas, ne me livrez pas, je ne vous ai pas volé, puisque voici l'argent, si vous voulez me livrer à la police, eh bien, j'aime mieux mourir. Je me ferai sauter la cervelle.

Patoche réfléchissait. Non pas qu'il eût pitié de ce garçon. Il ne connaissait pas la pitié. Son cœur était inaccessible à ce sentiment ; il réfléchissait, c'est qu'il essayait de deviner comment il tirerait profit de la situation. Moriani, pleurant, s'était mis à ses genoux et cherchait ses mains.

— Je ne vous livrerai pas, dit Patoche, soit !

Un éclair de joie éclaira le visage bouleversé d'André.

— Bien vrai ?

— Oui.

— Oh ! monsieur, que ne ferais-je pas pour vous ?

— Je ne vous demande rien. Je vous chasse.

— Ah ! monsieur, vous me chassez au moment où vous venez d'enchaîner mon dévouement et la reconnaissance de toute ma vie.

— Eh bien, il est possible que plus tard je fasse appel à l'un et à l'autre. En attendant, vous ne trouverez pas étrange que je prenne contre vous certaines précautions.

— Faites, monsieur. Ne suis-je pas en votre pouvoir ?

Patoche sortit, surveillant Moriani pour l'empêcher de fuir. Mais il n'y avait qu'une porte au bureau, ouvrant sur l'escalier, et Patoche se tenait devant cette porte. Il appela, d'une voix forte, en se penchant sur la rampe :

— Monsieur Simon.

C'était le concierge de la maison.

— Monsieur ? répondit celui-ci.

— Allez chercher Lequelet et montez avec lui dans mon bureau.

Lequelet était le marchand de vin voisin.

— Que voulez-vous faire, monsieur ? interrogea Moriani, alarmé.

— Vous allez bien voir.

Simon et Lequelet montèrent au bout de cinq minutes. Patoche, du doigt, leur désigna André Moriani et sèchement :